Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 82 (1955)
Heft: 8

Artikel: La grande tournée
Autor: Landry, C.-F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-229509

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La grande tournée

par C. F. Landry

(1937)

Je ne sais plus quel empereur, quel roi, quel diplomate — grand connaisseur d'hommes — entreprit un jour de démontrer la force de l'habitude. Il plia une feuille de papier, puis il la lissa de nouveau : le pli restait, que rien ne saurait enlever.

Ni M. Ticle, ni M. Lefumet ne connaissaient, je pense, cette histoire.

Ayant longtemps vécu d'une vie exemplaire, et se jugeant trop jeunes pour entrer brusquement dans la vieillesse heureuse, ils décidèrent — qui dira pourquoi ? — de toucher à la grande vie.

Non, ce n'est pas ce que vous pensez ; deux fonctionnaires nouvellement mis en retraite ne sauraient abdiquer ainsi brutalement un passé sans tache. Image entre toutes heureuse, ce passé sans tache ! On a débuté avec des manches de lustrine et des blouses grises ; on a toujours ménagé sa veste ; et si taches il y a eu, résistant même aux lessives, elles n'ont jamais été pour le public...

Alors, vous comprenez, se trouver brusquement lancé dans la vie, avec un complet veston du dimanche, cela tourne la tête ; mais les bonnes habitudes demeurent, et l'on veut aborder la grande vie avec des précautions, les mêmes qu'autrefois pour l'encre rouge. Il ne s'agissait donc, pour MM. Ticle et Lefumet, ni de faire un trou à la lune dans leur ménage, ni de rouler en « Hispano » avec des « dames de rien du tout »...

La fièvre de nouveauté les prit, un beau jour, comme on attrape un chaud-et-froid. Ils étaient dans leur jardin respectif ; les plantons relevaient la tête, après avoir lutté entre la vie et la mort. Ce sont des victoires personnelles ; on est fier d'être si bon jardinier. On repousse son chapeau de paille sur la nuque, et, par-dessus la haie, comme au ping-pong, bondissent les idées neuves. Politique, premièrement ; ensuite, n'est-ce pas, on est au courant, « la politique et l'économique » dépendent l'une de l'autre explique Lefumet...

— C'est entendu, répondit Ticle (il était un peu vexé de recevoir ces grands mots en plein visage, quoiqu'il pensât de même), seulement, vois-tu, au-dessus de tout ça, on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il y a la morale. C'est malheureux de songer que, pendant que toi et moi, on se distrait honnêtement, il y en a des milliers de mille qui jonglent avec l'argent...

Puissance des mots. Jongler avec l'argent, quand nous, il nous en est passé entre les mains, de l'argent et même qu'on est eu resté des deux

heures après le bureau à chercher un sou dans le bilan. Qu'importe, après cela, que les plantons relèvent la tête. C'est petit, c'est mesquin, puisqu'il y en a qui, à la même heure, « jonglent avec l'argent »...

Ils avaient croisés les bras, l'un sur son outil, l'autre sur la palissade ; et, s'étant regardé dans les yeux, ils se trouvèrent en face d'un grand désarroi. Il leur manquerait toujours quelque chose, à eux... Ils ne connaîtraient donc jamais « la grande aventure » que par ouï-dire ?

On se comprend comme des frères. après trente ans de bureau ; ils ne se dirent rien, mais c'était dit quand même...

— Si on y allait voir ?

— Voir, rien que voir. Voir rien que pour avoir vu. Rien que pour être au courant... Hein ? Tu dis que c'est folie ? Eh, non, on n'est plus des petits garçons, que diable. On a de l'expérience ; et puis, on serait les deux...

Ils eurent la même émotion, jamais plus retrouvée depuis l'enfance, quand on essayait la recette de la poudre noire : l'envie que ça éclate, et la peur que ça éclate.

II

On ne saura jamais à l'aide de quels arguments les épouses furent bernées ou consentantes. Donner des raisons, c'est relativement facile ; mais prendre son plus beau complet...

Ticle l'avait, son beau complet. Pas Lefumet. Lefumet avait, par contre, son bel imperméable. Lefumet n'avait pu se bien vêtir, mais il avait eu recours à une ruse de collégien, il avait caché son imperméable dans une haie, où il le prit au passage... Et. sitôt dans le train, il s'en vêtit, bien qu'il fît un temps superbe et une chaleur tropicale. Mais que voulez-vous : on est beau ou pas, hein ? C'est ce qui compte.

Il fallut descendre à une petite gare. Ticle avait proposé cette solution de ne pas prendre « le bon billet » au départ, pour empêcher les papotages. Ils étaient censés aller tous deux voir des cousins de Ticle ; c'est ce que devrait penser leur chef de gare. Ils restèrent deux heures là, n'osant sortir de crainte de trouver vraiment un cousin, une connaissance, n'importe qui... Surtout que c'était insolite, dites, deux hommes dont un en manteau de pluie, qui entendent sonner midi en continuant d'arpenter le gravier...

— J'aurais bien fait honneur à trois décis, dit Lefumet quand ils furent installés dans leur nouveau wagon...

— Avec une ration de pain et de fromage, une pointe de couteau de moutarde.

— Surtout qu'on en a pour un moment, non ?

Ticle consulta sa montre :

— On en a pour pas tout à fait dix heures, avec ce train...

Puis, ils se turent. Leur enthousiasme tombait lentement. Ils étaient préoccupés. Lefumet regardait son passeport. Ticle regardait le sien, par bonne amitié. Deux passeports tout neufs. « Ce livret est de 16 pages ». Ils les comptèrent. Puis, las de se voir en photographie, ils voulurent discuter celle de Lefumet :

— Tu es mieux que ça, au naturel. Il t'a mal pris, tu sais.

— Combien as-tu donné pour celle-là ? demanda Lefumet.

— Eh, comme toi, je pense : huit francs.

— Ah ! non, moi neuf... On n'est pas allé au même...

— Moi, il me les a faites en quarante-huit heures. C'est rapide, maintenant les procédés qu'ils ont...

— Moi, il me les a livrées l'après-midi...

— Du même jour ?

— Du même...

Un grand silence tomba, bercé par la cadence des roues. Lancé à toute vitesse, un train dit deux syllabes, les mêmes... On se demande ce que ça veut dire. Un homme pense à la femme quittée pour le lointain voyage, et à leurs serments ; alors, pour lui, les roues sur le rail disent : « tou-jours, tou-jours, tou-jours ». Un autre voyageur est tout jeune, plein d'ardeur pour le voyage ; et pour lui, la roue scande : « plus-loin, plus-loin »...

Dans la nuit tombée, ils avaient vu surgir des lumières, puis ce fut l'arrêt, la douane... Ils avaient l'estomac creux, et un douanier envoya un voyageur au bureau, parce qu'il avait sur lui trois kilos de saucisson.

Ticle et Lefumet, comme des petits garçons en faute, donnèrent leurs passeports ; un monsieur très poli, lointain, à barbe de sénateur, avec une petite boîte et un tampon mit un visa...

Un voyageur fit la remarque qu'on avait maintenant un moment devant soi pour aller à la buvette. Comme des douaniers à crochet revenaient du bout du train, Ticle, le plus osé, demanda si vraiment on pouvait descendre. On lui dit oui, et Lefumet pensa que Ticle était rudement gentil d'avoir du culot.

Il était, au reste, ravi d'avoir son imperméable, maintenant que l'air vif des montagnes glaçait le quai.

— Sapristi, dit Lefumet, ça ne sent pas le moisi à Vallorbe.

— On n'a pourtant pas besoin d'apéritif, grogna mélancoliquement Ticle. Moi, je mangerais n'importe quoi, vois-tu.

Une gare inconnue, quel problème ! Surtout une gare où il est interdit de sortir, une gare frontière qui participe de deux mentalités diverses.

Manger « n'importe quoi », c'était joli à dire. Encore fallait-il trouver le Buffet. Et, naturellement, personne pour vous renseigner.

Ils descendirent un escalier qui sûrement accéderait au dehors ; mais, craignant tout à coup de se tromper, ne voyant nulle buvette dans le souterrain, ils résolurent de remonter.

Seulement, ça c'était une autre chanson. Un uniforme sortit de l'ombre, leur barra la route :

— Non, non, par ici.

Ils hésitèrent. Il leur semblait que leur train, c'était par là. Rien à faire pour s'expliquer. Au premier mot de Ticle, toujours audacieux et qui avait soif, l'uniforme dit seulement :

— Entrez dans cette salle... hop !

Et ils entrèrent. Ils avaient obéi pendant trente ans et plus ; leurs oreilles disciplinées venaient de reconnaître un ordre. Un ordre qui ne se discute pas. On peut croire qu'on sait s'orienter, on peut croire qu'on sait où est son train... mais si un uniforme qui en a le droit, vous dit « non », c'est non ! On s'est trompé et voilà tout. Un uniforme est infaillible.

— Tu n'aurais rien dû dire, murmurait à voix basse Lefumet, déjà tout remué...

Ticle n'était pas rassuré, mais pas inquiet non plus ; simplement, on lui embrouillait ses idées ; il regarda la porte qui donnait sur le quai. Le train lui parut plus près qu'il n'aurait cru, et une grande envie d'y remonter l'ayant pris, il heurta de l'ongle au carreau, pour appeler. L'homme, debout en dehors, se retourna. L'homme fit signe que non, qu'il n'ouvrirait pas. Puis, bon type, il s'expliqua derrière la vitre :

— Attendez ! Ça va venir !

Un train partit de derrière le premier.

— En voilà qui ont de la chance,

pensa Lefumet ; ils seront bientôt chez nous.

Et avec l'estomac léger des deux repas manqués, il pensait à tous les trains qu'il avait vu passer au loin, de son jardin...

Après quoi, l'homme du dehors tourna une clef. Ticle et Lefumet dirent en même temps : « ce n'est pas dommage », et vifs comme des lapins, ils allèrent, au hasard, dans le premier wagon venu...

III

Les voilà repartis. Lefumet veut essayer de dormir et tire de son imperméable des ressources diverses. Pour commencer, c'est une couverture. Mais la tête est alors trop basse sur la banquette de cuir. On s'était trop réjoui de ces wagons étrangers. Essayons plutôt de rouler le manteau en oreiller...

Ticle est tout à fait heureux. Ils se souvient qu'au temps de sa jeunesse, il aurait aimé les voyages. Il se dit : « Ça y est, on est à l'étranger ». Puis, il regarde Lefumet. Lefumet ne peut dormir. Lefumet s'est relevé. C'est donc qu'il est permis de lui parler :

— Dis donc, mon vieux, on y est, maintenant, à l'étranger...

— Ça nous fait une belle jambe... Si seulement je savais où est l'homme qui a du saucisson...

— Mon pauvre Ernest, moi aussi, j'ai faim et soif. Et je n'en parle pas à tout bout de champ ! Pour une fois qu'on peut faire une sortie... Ouch ! Tu es bien comme les femmes...

— Elles sont plus sages que nous.

— Possible, mais elles ne voyagent pas, eh ! eh !

— Non, bien sûr, mais au lieu de faire les « guignols » à longueur de journée, et des combines de gamins comme de dire qu'on allait voir tes cousins, nos femmes, sais-tu ce qu'elles ont fait, elles aujourd'hui ? Le sais-tu ?

— Pas encore, dit Ticle, très digne.

— Eh ! bien, je vais te le dire, moi : elles ont dîné. Ça, j'en suis sûr ; et d'un ; elles ont pris le thé, et de deux ; elles ont soupé, oui monsieur, et de trois. Nous, depuis qu'on « voyage », qu'on joue les « tout-fins », les dégourdis, les détectives, on n'a pas seulement un demi à boire, ni un morceau de fromage au bout d'un couteau.

— Mon pauvre Ernest...

— Il n'y a pas de pauvre Ernest. Je dis ce que je dis et j'en vaux un autre : si voyager c'est ça, et bien merci !

— On peut retourner, dit Ticle sèchement.

— Oh ! tu peux te fâcher, va, maintenant qu'on en a pour toute la nuit à jouer les prisonniers volontaires avant d'atteindre ton Paris.

— Mon Paris ?...

— Et savoir encore comment ils sont là-bas...

IV

Ils étaient parvenus au plus haut point de la querelle. M. Ticle, vexé d'assumer par avance Paris et les Parisiens, marchait, tournait en rond. Pour une ligne agitée, celle-là l'était. Il y en avait des aiguilles.

Ernest Lefumet regarda dans la vitre brillante. Le peu qu'il put voir ressemblait tant à des choses connues, qu'il en détourna son attention. Et puis, il faudrait se défâcher, maintenant.

A nos lecteurs

Les personnes qui ont reçu le Nouveau Conteur *et désirent s'abonner, sont priées de verser au plus tôt la somme de Fr. 6.50 au moyen du chèque encarté dans leur numéro de mars 1955, cela pour éviter des frais de remboursement.*

Alors, il vient s'instruire aux côtés de Ticle. Ticle contemple une carte d'émail. Les villes les plus importantes sont petites quand même. La Suisse est grande comme la main et longe la carte. On voit que, bientôt, on arrivera là ; je suppose que là on s'arrêtera, pour changer de machine.

On est à l'étranger. On a sommeil. On a faim. Les idées s'enchaînent drôlement. Il faut retourner s'asseoir, et là ; vrai, ils ont, l'un après l'autre, repris leur passeport, ce carnet qui leur a permis d'entrer. A l'encre bleue, un visa : le nom de la gare-frontière, et une date... On s'en souviendra...

« Nez : moyen ; front : moyen ; cheveux : un signe et : rares ; front : moyen ; menton : rond »... Ça pourrait aussi bien être Ticle que Lefumet. « Yeux : gris-vert ». C'est Ticle, c'est aussi Lefumet...

Ils en étaient là, lorsque le convoi entra dans des aiguilles ; puis une voix, à peine le dernier tour de roues :

— Lausanne : dix minutes d'arrêt !...

Bonne nouvelle pour le Glossaire des patois romands

Le Conseil national, lors de sa séance du 18 mars, s'est occupé du subventionnement de nos quatre Glossaires nationaux.

Rappelons qu'en 1953, ces derniers eurent à se partager une subvention fédérale de 71 000 fr. Cette somme dérisoire fut portée en 1954 à 130 000 fr., soit 35 000 fr. pour les Glossaires alémanique et romand et 30 000 fr. pour les Glossaires italique et rétoroman.

Pour 1955, le Conseil fédéral proposait d'élever la subvention à 150 000 fr., soit 5000 fr. de plus pour chaque Glossaire. Mais la commission du Conseil national, présidée par M. Dietschi, est allée beaucoup plus loin, demandant à l'unanimité une subvention de 240 000 francs (presque le double de la subvention actuelle). soit 60 000 fr. pour chacun des quatre Glossaires.

Le rapporteur de langue française, M. Maspoli, insista notamment sur le fait que le Glossaire des patois de la Suisse romande, après avoir publié 25 cahiers (1600 pages) en une trentaine d'années, n'en était qu'au début de la lettre C : tous les matériaux sont là, seuls manquent les moyens financiers.

MM. Schmid et Meili (un député de la gauche et un député de la droite) utilisèrent la discussion pour démontrer avec force la richesse du patrimoine national représenté par les patois ; *le second réclama l'étude des dialectes dans les écoles moyennes.*

Le Conseil fédéral, par la voix de M. Etter, se rallia à la proposition maximum de la commission, et la subvention de 240 000 fr. fut votée à l'unanimité par 114 voix. Le Conseil des Etats en fera de même.

Le Conseil fédéral demande un effort plus grand de la part des cantons, qui se montrent parfois bien chiches dans ce domaine. C'est ainsi que la subvention fédérale de 60 000 fr. ne sera totalement versée au Glossaire des patois romands que si les cantons romands, de leur côté, lui attribuent ensemble une somme d'environ 25 000 francs. *Chs. M.*